

Cet ensemble constitue la *Salle de garde*, où l'interne règne en maître : c'est dans ce local, souvent étroit, qu'il va vivre pendant quatre ans; c'est autour de ce lieu sacré, dont nul profane ne franchit le seuil qu'en tremblant, que vont graviter ses occupations journalières.

LA SALLE DE GARDE

La Salle de garde !

Évoquez ce souvenir devant un ancien interne, comblé ou non des satisfactions que peut apporter une belle réussite de carrière, et vous verrez sa physionomie s'éclairer d'un sourire heureux : c'est que les belles années de sa jeunesse ont dû à cette Salle de garde un charme tout particulier.

La Salle de garde ! c'est la réunion d'esprits jeunes, ardents, sélectionnés, dans un contact suffisant pour éveiller des sympathies, jamais assez prolongé pour engendrer des souffrances.

C'est l'émulation sans vraie rivalité; la légitimation de toutes les ambitions, avec remise à plus tard de leurs après rancœurs.

C'est l'échange quotidien des idées les plus effervescentes dans tous les domaines, la discussion perpétuelle qui donne un si vif attrait à toute réunion de jeunes hommes instruits.

C'est, pour la première fois, le sentiment d'une autorité responsable (ô humaines faiblesses !), rehaussé du piment d'une opposition anodine à une administration bénévolement impuissante.

C'est la gaité folle des vingt ans, avec ses éruptions bruyantes, pas toujours de bon goût, mais souvent vraiment drôles.

C'est, enfin, l'insouciance du présent, la sécurité pour quatre années, avec, pour issue de cette période, la porte d'or des illusions infinies sur la carrière de choix.

Que si quelque collègue s'avisait de trouver ce tableau trop optimiste, si quelque esprit chagrin m'objectait le contact forcé avec des voisins antipathiques, le réveil hâtif des rivalités sans grandeur, la cruauté inconsciente des majorités oppressives, je lui répondrais que sa dyspepsie influe fâcheusement sur ses souvenirs, et que de rares

défaillances ne sauraient mettre une ombre persistante sur le lumineux tableau qu'est pour nous tous notre vieille Salle de garde (1).

*
* *

Une des originalités de la Salle de garde, et non des moindres, est l'attraction qu'elle a exercée de tout temps sur les littérateurs et les artistes.



Salle de garde de l'hôpital Cochin.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que date la remarque que le médecin est fréquemment doublé d'un homme de lettres, d'un peintre, d'un

(1) Les collègues que j'ai sollicités de m'envoyer leurs souvenirs sur leur période d'Internat m'ont en grand nombre adressé des notes ayant trait, pour la plupart, aux « joyeusétés » de la Salle de garde; le cadre de cette publication ne permet pas d'utiliser ces matériaux par trop gaulois, mais la résultante de ces réminiscences donne bien la note que j'ai essayé d'exprimer, et bien rares sont les discordances fâcheuses.

sculpteur ou d'un musicien : il y aurait une histoire intéressante à écrire des œuvres non médicales des médecins ! Les éléments s'en trouvent épars dans plusieurs périodiques médicaux, et sont bien faits pour tenter un des nombreux érudits de notre profession.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que le microcosme de l'Internat, jouissant d'un domicile constant (chose rare aux époques de gestation des carrières dites *libérales*), ait attiré tous les jeunes talents, encore incertains de leur gloire future, et prodiges de leurs élucubrations naissantes.

La camaraderie du Quartier-Latin, les communautés de terroir originel, la certitude d'un repas frugal mais toujours sain (et offert de si bon cœur !), ont amené autour de la table hospitalière tout ce que Paris compte d'esprits en travail, depuis l'éternel bohème, arrêté dans sa course vers la gloire, jusqu'aux plus grands noms dont puisse s'enorgueillir la France intellectuelle.

Aussi quels repas ! Il faudrait la plume d'un chroniqueur génial pour redire les joutes épiques auxquelles ont assisté les générations successives de nos collègues : les systèmes philosophiques les plus abstraits, les querelles d'écoles les plus acharnées, les problèmes politiques et économiques les plus brûlants, les paradoxes les plus échevelés, rien n'a agité et passionné les hommes de ce siècle, qui n'ait été exposé, argumenté, poussé à l'extrême dans la Salle de garde.

Ce qui donnait un charme particulier à ces généreuses dépenses cérébrales, c'était la sensation, bien rare aujourd'hui, que l'esprit jaillissait en pure perte, sans arrière-pensée de reportage ni de cabotinage profitable ; ces jeunes hommes littérateurs, avocats, artistes, dépensaient sans compter, heureux seulement d'avoir un auditoire capable de les comprendre, et curieux de se familiariser avec des méthodes de raisonnement et des notions scientifiques qui n'ont pas été sans influencer certainement leur mentalité ultérieure.

Et puis, comme il sied à cette époque de la vie, et dans notre gai pays de France, tout se terminait par des chansons bachiques, où étaient congrûment célébrées les joies tangibles de la jeunesse !

On dit même (c'est de la légende), que, parfois, bravant les

foudres administratives, Mimi Pinson n'a pas craint de venir consoler l'interne de garde, et qu'on l'a vue, coiffée de la calotte insigne, lançant au dessert son refrain gaillard!

Un degré d'excitation de plus, et se perpétraient les farces presque toujours anodines, parfois inconsciemment énormes, qui ont fait la joie et l'orgueil de nos générations successives, en même temps que la désolation des directeurs affolés.



Les amours malades, par Baron.
Ancienne Salle de garde de la Charité.

*
* *

Cependant de ses hôtes brillants l'Internat devait garder plus que

des souvenirs traditionnels : rapins et carabins ont toujours fait bon ménage, et les murs des salles de garde sont là pour en témoigner. La plus célèbre, sous ce rapport, est la Salle de garde de la Charité.



Les amours guéris, par Baron.
Ancienne Salle de garde de la Charité.

La pièce, qui primitivement servait de salle à manger aux internes en médecine de la Charité, est à elle seule un véritable musée, et pour conserver les œuvres qui

en ornent les murs, on en a fait dès 1863 le cabinet affecté aux chefs de service.

La plupart des peintres qui ont signé les panneaux, dont quelques-uns sont de véritables petits chefs-d'œuvre, appartiennent à l'école de 1850 à 1870 : voûtée, avec des arcs saillants, cette petite salle n'a pas un pouce de ses parois qui ne soit couvert de peinture.

Il y a là des paysages, des scènes satiriques représentant les internes et les maîtres de l'époque, et de jolis tableaux de genre. Le tout est entouré de médaillons qui sont les portraits des internes alors en exercice à la Charité, des médecins et chirurgiens chefs de service, des directeurs et des artistes eux-mêmes qui ont décoré la salle.

Il faut mettre hors de pair une grisaille de HAMON représentant la *Foi*, l'*Espérance* et la *Charité* : cette composition occupe un panneau de la porte, et a été maintes fois reproduite.

Deux compositions charmantes de STÉPHANE BARON, bien connues aussi, représentent l'une les amours malades venant frapper à la porte de Mercure et montrant le poing aux femmes auteurs de leurs mésaventures ; l'autre les amours guéris, sortant pimpants de l'hôpital, et dirigeant de nouveau leurs flèches sur les mêmes femmes dont ils ont oublié les méfaits.

Trois grandes toiles signées de FEYEN-PERRIN, GUSTAVE DORÉ et GILLON représentent une allégorie de Velpeau, une d'Esculape, et *Bouillaud pratiquant la saignée*.

DROZ a peint les *Apothicaires*.

NAZON, un *Couchant de soleil*.

HARPIGNIES, FLAHAUT, GASSIES, ACHARD, des paysages.

FAUVEL, le *Médecin de campagne*.

FRANÇAIS, une *Herborisation*.

VERNIER, le *Maillot crevé*.

FOULLONGUE, une *Femme poursuivie par l'Amour*.

Voici la liste des personnages dont les médaillons forment encadrement (1) :

STÉPHANE BARON,	ROGER,	GOUPIL,	DELPECH,
J.-L. HAMON,	GILLET,	DOLBEAU,	GUBLER,
FRANÇAIS,	COUTY,	NONAT,	GOUT,
VERNIER,	MILLARD,	CHARCOT,	BALL,
CASSIES,	GODARD,	GAUTHIER,	DUJARDIN-BEAUMETZ,
GUSTAVE DORÉ,	GUYON,	TARNIER,	DESCROIZILLES,
FEYEN-PERRIN,	DUPUY,	FOLLIN,	DESPRÉS,
GILLON,	PIORRY,	BROCA,	FAUVEL,
FLAHAUT,	MANEC,	BEAU,	GUERLAIN,
FOULLONGUE,	VELPEAU,	CH. ROBIN,	JOUON,
NAZON,	BOULLAUD,	FOUCHER,	PIERRESON,
HARPIGNIES,	DUBOUÉ,	BAUCHET,	J. SIMON,
ACHARD,	RICHARD,	DEPAUL,	A. TARDIEU.
FRANCIÈRE,	BRIQUET,	PELLETAN,	

Les internes transportés dans une salle voisine se sont piqués d'honneur, et ont à leur tour fait décorer leurs nouveaux murs par leurs amis artistes.

Quatre toiles importantes remplissent les panneaux cintrés de la nouvelle Salle de garde, dont deux ont été mentionnées au Salon de 1892 : l'une représente le *Laboratoire*, par OLIVIER BON, l'autre l'*Auscultation*, par BELLERY-DESFONTAINES.

La troisième symbolise le *Sommeil léthargique* et est signée ISAAC d'HATIS; la quatrième figure une *Cour d'hôpital*, signée H.-F. QUATRE.

Ce qui fait l'originalité de cette Salle de garde, c'est que tous les panneaux des armoires sont couverts de charges des internes de plusieurs générations, charges spirituelles, très poussées d'exécution, et dues presque toutes à BELLERY-DESFONTAINES.

Nombre d'autres salles de garde possèdent des fresques plus ou moins importantes, presque toutes caricaturales, et souvent aussi artistiques que spirituelles, la Pitié, l'Hôtel-Dieu, les Enfants-Malades, Saint-Louis, etc., en conservent d'amusants spécimens.

(1) Nous empruntons cette liste au très intéressant travail de M. Gillet, directeur de la Charité: *L'Hôpital de la Charité*, Montévrain, 1900.

Depuis quelques années, la collaboration des peintres avec les internes s'est surtout concentrée sur le Bal de l'Internat : tous les ans, le soir de la composition écrite du concours de l'Internat, la salle de Bullier est réservée à la jeunesse médico-artistique. Tout élément étranger est proscrit, on n'entre qu'avec des cartes d'invita-



Nouvelle Salle de garde de la Charité.

tion personnelle délivrées par des internes, et le costume est de rigueur. Les ateliers de peintres se sont unis aux salles de garde pour organiser des défilés somptueux où l'art le dispute à la fantaisie la plus échevelée, le caractère privé de la réunion autorisant des licences que prétend justifier la recherche de l'exactitude historique!

*
* * *

La littérature a aussi sa place dans l'histoire de la Salle de garde : nombre de médecins ont fait œuvre de littérateurs et ont marqué leur place parmi les écrivains du siècle. Mais ce n'est pas à l'âge où l'on est interne qu'on a la maturité, non plus que le temps disponible, suffisants pour mener à bien une œuvre littéraire. Aussi

les productions des internes sont-elles en général de l'ordre léger et anacréontique.

Innombrables sont les chansons écloses dans chaque Salle de garde à propos d'un dîner de fin d'année, ou sans autre prétexte que de perpétuer le souvenir d'une promotion sympathique. Toutes spirituelles, gaies, franchement gauloises, elles jalonnent le siècle, découvrant sans pitié aux générations ultérieures les péchés de jeunesse de ceux qu'elles ne connaissent que graves et pudiques professeurs !

La *Chanson de Bicêtre*, qui est le type le plus impérissable du genre, est présente à la mémoire de tous ceux d'entre nous qui sont réellement soucieux de conserver les traditions corporatives (1).

Bicêtre a inspiré des œuvres de plus longue haleine : on lira avec plaisir cette description de la Salle de garde tirée d'un véritable poème : l'*Épopée de Bicêtre*, composé par le Dr J.-L. Faure en 1888, pendant sa première année d'Internat.

Dans un couloir obscur au profane interdit,
Où l'on doit allumer le gaz en plein midi,
S'ouvre une porte basse, étroite et chancelante
Qui sur ses gonds rouillés oscille et se lamente.
Derrière elle on découvre un affreux cabanon,
Un cachot ténébreux, un galetas sans nom,
Un *in pace* lugubre, un cul de basse-fosse,
Une oubliette sombre, épouvantable, atroce.
Deux soupiraux étroits, par où filtre un peu d'air,
Mettent un jour douteux au fond de cet enfer,
Et lorsqu'on veut entrer dans ce réduit sauvage,
Dans ce trou noir, pareil aux cachots d'un autre âge,
On fléchit les genoux et l'on courbe le front,
De peur, en se dressant, de heurter le plafond !

Et cependant, malgré cette horreur sans pareille,
Cet aspect repoussant, quand on prête l'oreille,

(1) Le Dr Michaut écrit qu'il connaît 11 chansons de Bicêtre. L'auteur de la plus connue serait le Dr Alphonse Bezançon, interne de la promotion de 1845. *Chronique médicale*, 1902.

On entend bien souvent de francs rires joyeux
Sortir de ce caveau, qui semble aimé des dieux ;
Et jamais en ce lieu l'ennui ne se hasarde,
Car ce taudis sans nom, c'est la Salle de garde !

Ah ! par ces temps de froide et dure ambition
Où chaque jour qui fuit fauche une illusion,
Certe, il est consolant de trouver dans la vie
Quelques amis loyaux, sans masque et sans envie,
Qui, toujours combattant le noble et bon combat,
Suivent le droit chemin sans s'écarter d'un pas.
Et si dans l'avenir la fortune incertaine
Vient à nous disperser de sa main souveraine,
Rien ne pourra jamais ni briser, ni ternir
Notre amitié solide et nos vieux souvenirs.

En attendant, on rit, on s'amuse et l'on chante !
On ne déteste pas la chartreuse, on plaisante ;
On fait des calembours, le plus souvent mauvais,
Source aux douces liqueurs qui ne tarit jamais ;
On cultive avec art des microbes funestes ;
On s'emplit le cerveau de livres indigestes ;
On travaille souvent, et l'on n'est pas moins gai
Pour s'endormir le soir avec Monsieur Sappey.

Étant à l'hôpital, on pratique à son aise
Une hospitalité tout à fait écossaise,
On ouvre galamment la porte, nuit et jour,
A toutes les beautés qui donnent leur amour ;
Enfin, chose incroyable et presque fantastique !
Personne en ce doux lieu ne parle politique.

Sur les murs que jamais n'effleurent les pinceaux
D'un peintre sacrilège, on voit, sur des panneaux
Qui jadis furent blancs, la liste magistrale,
De ceux qui, comme nous, ont connu cette salle,
De nos prédécesseurs, nos Anciens vénérés,
Dont nous ne voulons pas être dégénérés.
Et c'est avec respect, en ôtant nos calottes,
Qu'il faut lire ces noms dont nous sommes les hôtes.
De ceux qui travaillaient jadis obscurément
Beaucoup sont devenus des maîtres à présent,

Quelques-uns ont connu le triomphe et la gloire !
D'autres, près de leurs noms, portent une croix noire...
Dans la lutte éternelle ils ont été vaincus,
Hélas ! et ce sont ceux qu'on ne reverra plus !

Mais, si la Salle de garde a peu produit par elle-même dans l'ordre littéraire, il est curieux de constater qu'elle a inspiré plusieurs écrivains qui, non sans raison, y ont trouvé matière à études sociales



Ancienne Salle de garde de la Charité.
(Dessin de Gustave Doré)

et psychologiques : c'est là certainement une conséquence de la fréquentation des internes avec les jeunes auteurs.

Alors que le public croyait encore, en partie, que l'interne était un étudiant en médecine qu'on enfermait parce qu'il n'était pas assez raisonnable pour être externe, les romanciers étudièrent, dans son milieu, ce type de jeune intelligence aux prises avec sa mission de travail et de dévouement et les entraînements de ses vingt ans.

Tout le monde connaît *Sœur Philomène*, des frères de Goncourt, et *les Amours d'un Interne*, de M. Jules Claretie, et notre collègue

Chaume a raconté comment Flaubert est venu se documenter à Sainte-Eugénie pour décrire le croup du petit Arnoux dans son *Éducation sentimentale* (1).

La musique a toujours été en grand honneur parmi les médecins, et l'on ne compte plus ceux qui ont conservé, malgré leurs travaux scientifiques et professionnels, un véritable talent de virtuose : c'est dire que le piano a presque toujours figuré dans le mobilier de la Salle de garde.

Il ne faudrait pas croire que cet instrument fût toujours employé à l'exécution des chefs-d'œuvre des maîtres ! Il a résonné plus souvent d'accords innomés et de pauvres mélodies que de sonates : heureux quand les musicophobes ne le privaient pas de ses moyens par des mutilations variées ! Mais sa présence était déjà un symbole d'art, et nombre de chanteurs connus ne dédaignèrent pas de faire vibrer leurs plus belles notes à la fin de nos repas.

Les compositeurs musicaux n'ont pas manqué non plus parmi les internes ; mais, pour les mêmes raisons qu'en littérature, ils s'en sont toujours tenus aux productions légères.

Quelques tentatives théâtrales ont même vu le jour sous forme d'opérettes ou de revues comiques : de cet ordre est l'*Opéra polymorphe*, paroles et musique de MM. Lermoyez et de Molènes, qui fut exécuté en 1884 dans la grande salle de consultation, alors en construction, de l'hôpital Saint-Louis, par une troupe composite d'internes, de chanteurs professionnels et de sujets du corps de ballet de l'Opéra ! Le produit de la représentation fut employé à fonder une rente de 400 fr. destinée à donner des secours aux femmes nécessiteuses sortant de l'hôpital avec le diagnostic de syphilis : cela, pour remédier à la clause du legs Montyon qui, destiné également aux sortantes malheureuses, exclue de tout droit les femmes syphilitiques.

Une solennité du même genre eut lieu, en 1894, à l'hôpital Tenon, où une Revue comique, ayant pour auteurs MM. Fauquez et Paquy, fut représentée avec un grand succès devant de nombreux collègues.

(1) *Chronique médicale*, 15 décembre 1900.

*
* *

Si les éléments du dehors ont pénétré volontiers dans cette sorte de communauté qu'est l'Internat, il est intéressant de rechercher si les internes ont fait figure au milieu des événements graves qui ont agité Paris au cours du siècle?

L'histoire a conservé les noms de Polytechniciens qui se sont fait tuer sur les barricades : il ne semble pas, à lire les chroniques du temps, qu'aucun interne ait pris une part active aux émeutes.

Et cependant, les salles de garde étaient loin de se désintéresser des événements publics, et leurs murs ont retenti souvent de motions subversives que n'auraient pas désavouées les clubs les plus avancés.

C'est en effet vers les idées libérales qu'étaient, pour la majorité du moins, orientées les opinions de ces jeunes esprits. On pouvait lire, en 1869, cette phrase tracée en grandes lettres sur le plafond de la Salle de garde du vieil Hôtel-Dieu :

Il suffit pour broyer un trône qu'un enfant soulève un pavé!

Notre collègue Kalindero, de Bucarest, aimait à rappeler combien Gambetta se plaisait à fréquenter les salles de garde : « Le corps de l'Internat, disait le grand tribun, est un milieu propice pour ensementer les idées de liberté et de justice! »

Dans la célèbre affaire des Quatre Sergents de La Rochelle, nous voyons bien plusieurs étudiants en médecine, dont l'un qualifié de chirurgien? à l'hôpital Beaujon, impliqués comme faisant partie de ventes de carbonari, et ayant fourni des cartouches aux accusés; mais le seul interne parmi eux, Colson, de la promotion de 1822, ne figure dans le procès que comme témoin à décharge.

L'arrêté suivant montre d'ailleurs que l'Administration ne plaisantait pas alors avec les manifestations politiques :

M. le marquis de Rosambo annonce au Conseil général que les deux élèves en médecine de l'hôpital Beaujon qui avaient été impliqués ou appelés en témoignage dans la conspiration de La Rochelle ont cessé leurs fonctions.

(2 janvier 1823).

On ne peut pas savoir si cet arrêté frappait l'interne Colson.

Notre collègue Landau m'a adressé quelques notes sur les journées de 1848, qui donnent bien la physionomie d'une Salle de garde de l'époque.

Il était interne à la Pitié lorsque pendant le dîner quelqu'un vient annoncer le départ de la famille royale (Février 1848) : les onze internes présents partent par la ville au milieu des barricades abandonnées. « Rue de la Harpe, nous rencontrâmes l'illustre Arago, mem-



Cour de la Pitié.
Pavillon de la Salle de garde.

bre du gouvernement provisoire, que son âge et sa santé faisaient rentrer chez lui. Plus loin, dans la même rue, un homme marchait seul, lentement, c'était Michelet. » Arrivés à l'Hôtel de ville, les internes entrent en curieux, et voient le long des murs, dans une salle, des blessés dont ils s'occupent; puis ils rentrent à l'hôpital en prévision d'événements graves, qui ne se produisirent d'ailleurs pas.

Cependant, les jours suivants, incorporés dans la garde nationale, avec tout le personnel de l'hôpital, directeur, économiste,

élèves, etc., ils doivent de temps en temps sortir en armes à l'appel du tambour.

Le 23 juin, ils sont ainsi convoqués et partent vers le Panthéon. « Non loin de nous, sur la porte d'un cabaret, grave et en capote militaire, un illustre soldat de la science se tenait debout : c'était le grand chimiste Dumas! » Bientôt la lutte devient sanglante, et les internes pensent que leur vrai devoir est à l'hôpital où vont affluer les blessés : ils ont grand'peine à regagner la Pitié, arrêtés à chaque instant par les insurgés, mais ils finissent par se faire ouvrir la porte, et, après avoir quitté leurs fusils, ils reprennent « le tablier blanc du médecin, redevenus les soldats de l'humanité en détresse ».

Bientôt les blessés remplissent les salles, et les internes ne sont pas trop nombreux pour leur porter secours, « avec la discrétion que l'honneur médical nous imposait, » ajoute notre collègue.

Les balles, d'ailleurs, pleuvaient dans l'hôpital : un employé fut tué en tenant le cahier de prescriptions pharmaceutiques, et un externe eut la mâchoire brisée.

Cette narration, quoique écourtée, donne bien l'impression de ce qui a dû se passer alors dans toutes les salles de garde : aux jours de bataille dans la rue, le poste de combat de l'interne est à l'hôpital, et il a toujours fait taire ses opinions particulières devant le devoir de neutralité bienfaisante que lui imposent ses fonctions.

Elles ne suffisent pas toujours, d'ailleurs, à le mettre à l'abri des coups : Blondeau, interne à Beaujon, reçut une balle dans le coude en juin 1848 et dut être remplacé dans son service. Lors du coup d'État, en 1851, Cadet de Gassicourt, voulant gagner son poste à l'Hôtel-Dieu, fut bousculé sur le Pont-Neuf par des sergents de ville (déjà!) et pour ce ... condamné le lendemain à quinze jours de prison.

*
* *

On serait tenté de croire qu'une fois engagé dans l'Internat et pourvu de ce premier titre qui, s'il ne lui assure rien, lui permet au moins de tout espérer, l'étudiant est définitivement acquis à la profession médicale : ce serait bien mal connaître l'esprit humain, et

tenir peu de compte des influences qui font brusquement évoluer les destinées. Malgré l'empreinte que doivent nécessairement laisser les quatre années de service hospitalier, certains cerveaux indépendants, se sentant attirés vers d'autres buts, n'en gardent que la culture intensive et les méthodes d'observation qu'ils y ont acquises, abandonnant les avantages qu'ils en pourraient tirer dans la pratique médicale.

Sans parler de Littré, qui, interne de 1826, ne passa jamais son doctorat, s'épargnant ainsi la tentation de sacrifier la science à la pratique, nombre de nos collègues se sont, au sortir de l'Internat, consacrés aux sciences biologiques, comme Claude Bernard et tant d'autres.

Certains, malgré leur titre de docteur, s'apercevant qu'ils n'avaient pas la vocation, se sont engagés dans des voies absolument différentes. Pour ne parler que des morts, les exemples de Véron (1820), devenu directeur de l'Opéra; Cuvier (1827), nommé sous-directeur de la Banque de France, et Hubert-Valleroux (1867), entré dans les ordres, montrent assez que l'Internat peut mener à tout!

LA VIE SCIENTIFIQUE DE L'INTERNE

Le but initial poursuivi par les fondateurs de l'Internat fut certainement d'assurer la régularité des services hospitaliers en maintenant constamment à la disposition des malades et des chefs de service des jeunes gens d'une instruction et d'une capacité assurées; mais, dès l'origine aussi, cette institution fut considérée comme une école de perfectionnement destinée à fournir à une élite des moyens d'instruction supérieure, que la force même des choses ne permettait pas de mettre à la disposition de tous les étudiants en médecine: les rapports de Vicq-d'Azyr, de Fourcroy, de Thouret, que nous avons cités au début de ce volume, font foi de cette préoccupation.

Jusque vers le milieu du siècle, et même au delà, la clinique a été la grande conquête de la Médecine, et il n'est peut-être pas exagéré de penser que l'institution de l'Internat fût l'une des